

## PROLOGUE

— **V**enez... Allez, venez... Avez-vous peur ?  
Non ? Ça viendra... Chaque chose en son temps. Pour le moment, vous avez juste à descendre cet étroit escalier en colimaçon... Allez-y...

Les marches en brique couvertes de crasse, de suie et autres matières graisseuses indéfinies rendent la progression hasardeuse, voire dangereuse. Pour prévenir la chute, il est presque indispensable de poser une main contre la paroi, au risque d'y déranger une araignée velue, repue, digérant tranquillement son festin du soir. En bas, vous distinguez une forme noire qui dégage une puanteur presque visible. Un amas de fumier pourrissant oublié là depuis des lustres ? Non... ça bouge... ça respire... Un gros chien ? Un ours ? Non... c'est humain. Pour continuer à avancer, il vous faut l'enjamber. Bien que cela soit fortement déconseillé, vous pouvez y jeter un coup d'œil au passage. Alors, vous verrez un homme gros, roulé en boule, dormir tout son soûl. Il est vêtu d'une sorte d'uniforme indéfinissable, rapiécé de toutes parts, et rigidifié par divers fluides corporels mélangés et séchés. La veste dont tous les boutons ont pris la fuite il y a bien longtemps est ouverte sur un tricot de peau qui

devait être blanc à l'origine, mais aujourd'hui vire sur un marron noirâtre.

Tel un escargot à moitié extirpé de sa coquille, une masse informe et adipeuse émerge d'une des manches fossilisées du dormeur. C'est sa main. Il y manque trois doigts. Seuls restent le pouce et l'auriculaire. Une suture grossière, faite visiblement à la va-vite, d'où suinte un liquide purulent, creuse de profonds sillons entre les doigts boudinés survivants. Près de lui, un bol en bois est plein d'un brouet si épais que la cuillère, plantée dedans, se tient droite comme un i. Même les insectes semblent craindre d'approcher cette infâme bouillie.

Essayant d'oublier au plus vite cette image nauséabonde, vous poursuivez votre avancée le long d'un couloir bordé de grilles solidement verrouillées... Seriez-vous dans une prison ? Dans ce cas, le gros homme qui ronfle derrière vous en serait-il le gardien ?

Ne tentez pas d'apercevoir ce qui se trouve de l'autre côté des barreaux, ce que vous y verrez risquerait de hanter chacune de vos nuits de terribles cauchemars jusqu'à la fin de vos jours. Vous sentez jusqu'au plus profond de votre être une présence terrée dans les cellules. On vous épie, on vous renifle, on vous chuchote des mots incompréhensibles émaillés de rires et de pleurs diffus...

Après quelques pas, brusquement, un silence oppressant envahit l'endroit. Vous n'entendez plus les ronflements du gardien qui, pourtant, est tout proche, ni les plaintes provenant des cellules. C'est comme si le silence, prédateur nébuleux, avait dévoré le moindre son pour régner en maître sur les lieux...

Au fond du couloir, un amas de caisses éventrées et de cartons crevés vomissant leur obscur contenu sont

entassés pêle-mêle. Dessous, vous distinguez la margelle d'une sorte de puits bouché par une épaisse plaque de fer grignotée par la rouille, sur laquelle a été cadenassé un enchevêtrement de chaînes, afin d'en condamner irrémédiablement l'accès. Que pourrait bien contenir cet antre pour que l'on en ait barricadé l'ouverture de façon si drastique ? Sans savoir pourquoi, sa vue vous terrifie, elle réveille en vous une peur sourde, profonde, une peur originelle qui sommeille au cœur de tout être humain...

Alors ? Êtes-vous toujours prêt à y descendre ?

Le taxi quitte prestement l'aéroport d'Heathrow. Le chauffeur, virtuose, parvient à se faufiler entre les voitures tout en jetant régulièrement un coup d'œil dans son rétroviseur pour admirer sa jolie passagère. En moins d'une demi-heure – un record –, le taxi arrive dans les rues de Londres. Clara Villiers, séduisante jeune femme de trente ans, vêtue d'un tailleur strict, les yeux verts, cœur de kiwi, les cheveux bruns coiffés en chignon d'où parviennent à s'échapper quelques mèches rebelles, regarde au travers de la vitre la ville emmitouflée dans son mythique smog, épais brouillard géniteur de chimères délicieusement inquiétantes. Ne croyons-nous pas discerner au coin de Baker Street la silhouette de Sherlock Holmes, sa célèbre pipe en écume de mer plantée au coin des lèvres ? Ou bien, dans Berner Street au cœur de Whitechapel, quelle est cette ombre sinistre coiffée d'un chapeau haut de forme et tenant une mallette de médecin ?

Clara sort de ses rêveries en voyant un couple gay marcher amoureusement bras dessus, bras dessous le long de la Tamise. L'un est habillé d'un costume noir, trois-pièces, avec nœud papillon et chapeau melon assortis, dans le plus pur style John Steed. L'autre porte une

crête rouge dressée sur la tête, un anneau qui lui distend démesurément le lobe de l'oreille, une veste kaki sur laquelle est peint le visage grimaçant de Sid Vicious et un kilt bardé de fermetures Éclair.

— Ah ! Londres, dit la jeune femme avec un large sourire de satisfaction.

Le chauffeur demande :

— Américaine ?

— Ça se voit tant que ça ? sourit Clara.

— Non, ça ne se voit pas, ça s'entend...

Soudain, sans raison apparente, Clara sent de sombres souvenirs lui griffer la mémoire. La jeune femme sait exactement comment stopper cette hémorragie d'images douloureuses qui s'agglutinent à son esprit : elle prend dans son sac à main une petite flasque couverte de cuir noir et, d'un mouvement du poignet que l'on sent habitué, boit trois gorgées de whisky. Ni plus ni moins. C'est la dose idéale pour que le liquide fasse effet sans qu'elle perde le contrôle. Après quelques secondes, les souvenirs corrosifs s'estompent enfin pour retourner se nicher profondément dans les méandres de son cerveau... jusqu'à la prochaine fois.

Le taxi arrive à destination. La jeune femme jette un coup d'œil au complexe médico-légal qui jouxte Scotland Yard, bâtisse trop imposante pour se laisser avaler par le smog. Clara a entendu dire que dans cet endroit se trouvent une faculté, des laboratoires d'analyses et de nombreuses salles d'autopsie, tous pourvus d'équipements de haute technologie. Ici, la jeune Américaine va se sentir comme un poisson dans l'eau. Clara descend et, aidée par le chauffeur, porte ses bagages dans le hall d'entrée de l'institut devant un vieux policier abasourdi.

Après avoir payé le taxi, la jeune femme court vers le vieux Bobby. Elle lui parle très vite :

— Je suis Clara Villiers, je viens de New York, j'ai rendez-vous avec le professeur Lawrence Bergerman et je suis très en retard... Où puis-je le trouver ?

Quelque peu décontenancé, le vieux policier répond :

— Je... le professeur Bergerman... Mais je ne sais pas si l'on peut le...

— S'il vous plaît, j'ai rendez-vous..., supplie Clara.

— Bien... Vous le trouverez en salle 26 B. C'est au deuxième étage au fond, à droite.

— Merci.

Elle part en courant vers les escaliers.

— Hééé ! Mais faut pas m'laisser ça là..., dit le bobby en désignant les bagages de la jeune femme étalés dans l'entrée.

Clara, sans s'arrêter de courir et en évitant l'angle d'un mur de justesse, s'exclame :

— Si vous pouviez garder un œil sur eux, vous seriez un amour. Je les récupère tout à l'heure...

La jeune femme monte quatre à quatre les marches de l'établissement.

Le professeur Lawrence Bergerman, la soixantaine bien tassée, légèrement ventripotent, cheveux blancs, tout comme son petit bouc touffu, porte son célèbre pull à col roulé bleu marine avec des coudières en cuir. Une trentaine de jeunes élèves policiers l'entourent, tous vêtus d'une blouse blanche. Chacun écoute avec respect et crainte le professeur. Devant lui, sur une table d'autopsie, se trouve le cadavre nu d'un homme à la peau violacée. D'un ton péremptoire, il déblatère un discours bien rodé.

— Mesdames et messieurs, nous voici donc réunis pour votre premier cours de médecine légale. Sachez d'abord que j'ai la réputation de ne pas être commode. Je ne suis ni patient ni pourvu du moindre sens de l'humour. J'exige donc calme et attention durant mes cours... Ai-je été assez clair ?

Les élèves hochent timidement la tête.

— Bien ! reprend le professeur. Commençons par l'autopsie de ce...

Clara fait irruption dans la salle en ouvrant la porte bruyamment. Voyant les élèves, la jeune femme se fige et bredouille.

— Euh... excusez-moi... Je...

Le professeur l'interrompt aussitôt.

— Eh bien, jeune demoiselle, vous commencez fort. En retard à votre premier cours avec moi ! C'est pas bon du tout, ça... Et en plus, vous n'avez pas mis votre blouse ! Vous vous croyez en vacances ? Visiblement, vous ne me connaissez pas. Eh bien ! Je peux vous assurer que vous allez très vite apprendre à me connaître !

Clara, sentant le rouge lui monter aux joues :

— Mais je...

— Il n'y a pas de mais ! réplique vertement le professeur. Approchez-vous, je vais tout de suite vous mettre dans l'ambiance...

Le professeur désigne les organes génitaux du cadavre.

— Commencez par me maintenir ça vers le haut... Je dois effectuer une incision au niveau de l'anus et il me faut le champ libre...

Contre toute attente, Clara, après avoir enfilé une paire de gants chirurgicaux, saisit les organes génitaux du

cadavre sans la moindre hésitation. D'un ton sûr n'admettant aucune objection, elle dit :

— Si ça peut vous faire plaisir... Il est pourtant facile de noter que le cadavre présente des signes de déshydratation aiguë : énoptalmie, abdomen en bateau. D'autre part, les mains en griffe traduisent la polynévrite. Les lésions cutanées, placards noirâtres, reflètent des suffusions hémorragiques au niveau de la peau. Il existe enfin un subictère dû à l'atteinte hépatique. Tout cela évoque une intoxication arsenicale par un anhydride arsénieux. La terre sous les ongles et le teint hâlé du cadavre permettraient de penser que nous avons affaire à un travailleur agricole. J'en conclus que cet homme a été intoxiqué par des pesticides employés dans l'agriculture accidentellement, car les élèves ne sont pas habilités à autopsier des cadavres victimes d'homicide. Pour confirmer ce diagnostic, déjà évident, il suffirait de rechercher la présence de molécules arsenicales dans les cheveux du cadavre. Maintenant, si vous tenez absolument y accéder en passant par l'anus, faites, mais ça risque de vous prendre un sacré bout de temps...

Le professeur se fige. Il regarde la jeune femme d'un air grave. Un silence lourd s'installe dans les lieux. S'il y avait des mouches, on les entendrait voler. Les étudiants attendent avec angoisse la réplique cinglante que devrait lancer le vieux professeur. Après un long moment, il finit par éclater d'un rire tonitruant qu'il semble ne plus pouvoir contrôler. Clara se contente de faire un petit sourire. Enfin, le professeur parvient à se calmer. Essoufflé, il retire ses lorgnons et essuie ses larmes avec un mouchoir en papier :



— Bien répondu... Alors là, c'est la première fois qu'on me fait ce coup-là...

Clara, désignant les organes génitaux du cadavre :

— Je peux les lâcher ?

— Bien sûr, bien sûr... Vous nous avez fait une remarquable analyse des causes du décès. Félicitations...

— Merci. Permettez-moi de me présenter : Clara Villiers, médecin légiste, CIA, New York. Nous avons rendez-vous et...

Cette fois, c'est le professeur qui devient rouge de honte.

— Clara Villiers... Mon Dieu ! Je suis confus ! Mais n'avions-nous pas rendez-vous dans deux heures ?

— Dans deux heures ? dit-elle en regardant sa montre. Bien sûr ! Le décalage horaire ! Je suis désolée...

— Oh, mais ce n'est pas grave, c'est à moi de m'excuser de vous avoir accueillie d'une façon aussi... farfelue...

Le professeur se retourne et s'adresse à ses élèves :

— Mesdames et messieurs, vous venez d'assister, et c'est un privilège, à une brillante démonstration du talent de madame Clara Villiers, le médecin légiste le plus doué de sa génération...